FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2019
Hors Normes
un film de Eric Toledano et Olivier Nakache

Gaumont
depuis que le cinéma existe

Présente

Vincent Cassel Reda Kateb

Hors Normes

un film de **Eric Toledano** et **Olivier Nakache**

Au cinéma le 23 octobre

Matériel presse téléchargeable sur **www.gaumontpresse.fr**

SERVICE PRESSE GAUMONT
Quentin Becker
Tél. : 01 46 43 23 06
quentin.becker@gaumont.com

RELATIONS PRESSE / BCG PRESSE
Myriam Bruguière, Olivier Guigues
Thomas Percy et Wendy Chemla
Tél. : 01 45 51 13 00
bcgpresse@wanadoo.fr

Synopsis

Bruno et Malik vivent depuis 20 ans dans un monde à part, celui des enfants et adolescents autistes. Au sein de leurs deux associations respectives, ils forment des jeunes issus des quartiers difficiles pour encadrer ces cas qualifiés « d'hyper complexes ». Une alliance hors du commun pour des personnalités hors normes. ■

Entretien
Éric Toledano et Olivier Nakache

Comment ce film est-il né ?

Éric Toledano : HORS NORMES est le fruit d'un engagement de 20 ans. En 1994, nous étions moniteurs de colonies de vacances et j'ai dû passer un diplôme pour devenir directeur (BAFD). C'est là que j'ai rencontré Stéphane Benhamou, le créateur de l'association « Le Silence des Justes », spécialisée dans l'accueil et l'insertion des enfants et adolescents autistes. Nous nous sommes ensuite perdus de vue. Mais il a pris sous son aile un membre de ma famille qui souffrait de cette pathologie. Un jour avec Olivier, nous avons décidé d'aller faire un tour dans la colonie de vacances qu'il dirigeait alors à la montagne. Nous avons été profondément impactés par l'énergie et l'humanité que Stéphane et son équipe dégageaient. L'alchimie entre jeunes référents et jeunes en situation de handicap nous a complètement bouleversés.

Olivier Nakache : Un peu plus tard, Stéphane a eu besoin d'un film de 6 minutes pour présenter son association. Il espérait collecter des fonds car il peinait déjà à obtenir les aides nécessaires nécessaires au bon fonctionnement de sa structure. Nous sommes donc allés tous les deux avec notre petite caméra à Saint-Denis, à l'endroit même, où 20 ans plus tard, nous avons tourné HORS NORMES. Nous y avons croisé un jeune éducateur, Daoud Tatou qui gérait aussi des jeunes autistes. Et encore une fois, cette nouvelle rencontre est restée profondément ancrée en nous…

Éric Toledano : On s'était déjà dit « quel magnifique contexte pour raconter une histoire et faire un film », mais nous débutions et je pense humblement que nous n'avions pas les armes pour traiter d'un sujet aussi complexe. Nous n'étions tout simplement pas prêts. Cela ne nous a pas empêchés de rester proche de ces deux personnalités avec lesquelles nous avons noué une forte amitié et une réelle affinité. Il y a 4 ans, Canal+ nous a proposé une carte blanche de 26 minutes. Nous avons naturellement choisi de mettre en valeur leur travail et leur parcours en réalisant un documentaire intitulé de façon prémonitoire : ON DEVRAIT EN FAIRE UN FILM…

Olivier Nakache : …un documentaire sur Stéphane et Daoud qui était devenu entre temps directeur de l'association « Le Relais

IDF ». Cette structure prend en charge de jeunes autistes mais travaille également sur la réinsertion sociale et professionnelle des jeunes quartiers difficiles. C'est vrai qu'entre chacun de nos longs-métrages, l'idée d'en faire un film revenait sans cesse entre nous. Elle a fait son chemin et le contact que nous avons noué avec ces deux associations dès les années 2000 a sans doute aiguisé notre sensibilité au handicap et contribué à l'existence d'un film comme INTOUCHABLES.
HORS NORMES est probablement la somme des obsessions qui traversent tous nos films : le groupe au travail comme dans NOS JOURS HEUREUX ou LE SENS DE LA FÊTE, le milieu associatif comme dans SAMBA, et les duos comme dans INTOUCHABLES ou JE PRÉFÈRE QU'ON RESTE AMIS.
Éric Toledano : Notre cinéma raconte toujours des rencontres peu probables. Celle-ci avait une dimension particulière : comment des êtres qui ne communiquent pas ou peu et qui sont considérés comme en dehors de la norme, arrivent-ils à faire communiquer des gens dits « normaux » qui eux ne communiquent plus ? Il existe au sein de ces associations une harmonie et un mélange de cultures, de religions, d'identités et de parcours atypiques dont beaucoup devraient s'inspirer.

À partir du moment où vous avez décidé de tourner, comment avez-vous travaillé ?
Éric Toledano : Pendant 2 ans, nous nous sommes immergés au sein de ces deux associations. Les scènes du film, y compris celle de la fugue de Valentin, ont toutes été vécues dans la réalité.
Dans HORS NORMES, chacun est représenté, les autistes, les parents, les référents mais aussi les médecins, les responsables de la santé, l'IGAS (l'Inspection Générale des Affaires Sociales). Nous ne pouvions nous permettre de prendre des distances avec la réalité ou de nous montrer maladroits avec trop d'approximations. Cette période d'observation a été très instructive, le scénario s'est nourri au quotidien de ces expériences partagées, mais surtout au bout de 2 ans, notre motivation s'est décuplée. Si au départ, faire ce film découlait d'une forte envie, c'est devenu au fil du temps une nécessité.
Olivier Nakache : Il était impossible pour nous d'attaquer ce sujet sans le comprendre totalement et sans posséder à fond toutes les strates et toutes les problématiques si complexes qu'il véhicule. Il fallait aller au bout de la technique afin de se nourrir de la fiction que nous avions l'ambition de créer.
Éric Toledano : Y compris pour mieux la déjouer. Au sein de cet univers, on entend par exemple un langage difficile à comprendre quand on vient de l'extérieur, tout un tas d'acronymes incompréhensibles comme ARS, MDPH, IME USIDATU... que tous semblent maîtriser. Nous avons tenu à conserver également l'humeur jamais plombante que nous avons pu observer au sein des équipes, comme dans la séquence de la « battle » de sigles à laquelle se livrent les jeunes référents.
Olivier Nakache : L'idée était aussi d'inclure de vrais encadrants et de vrais autistes dans le film, de mêler réel et fiction, en permanence dans un mouvement de va-et-vient constant et ainsi, d'avoir la possibilité d'entrer dans l'intimité des personnages, dans leur quotidien et dans leurs enjeux.

Vous démarrez caméra à l'épaule comme si vous vouliez plonger le public dans une urgence absolue…
Éric Toledano : Nous avons la sensation que le spectateur doit entrer dans le film presque par effraction. Qu'il doit être confronté d'emblée à la violence puisqu'elle existe. Et les 2 personnages que nous décrivons s'incarnent, avant tout, par le fait qu'ils sont perpétuellement en mouvement, en action.
Olivier Nakache : Ces associations travaillent dans l'urgence, 24h/24. Cette urgence a donc du sens. Nous avions envie d'attraper le spectateur par le bras. D'ailleurs la musique qui scande cette scène d'ouverture rappelle le son d'un électrocardiogramme.

On découvre presque par hasard que Bruno (Vincent Cassel), le personnage qui s'inspire de Stéphane Benhamou, est juif, comme on découvrira plus tard que son alter ego, Malik (Reda Kateb) qui tient le rôle de Daoud Tatou est musulman. Vous ne vous appesantissez jamais sur ce sujet
Éric Toledano : Au sein de ces associations, le religieux ou l'identitaire s'efface au profit de l'humain. C'est d'ailleurs visible à l'œil nu, l'humanité qui y règne transcende toutes les différences, c'est ce qui a retenu aussi notre attention dès le départ. Il y a une ouverture, un regard sur l'autre qui fait défaut dans notre société. Ce film nous donne l'occasion dans un climat parfois tendu entre les communautés, de mettre en valeur des parcours atypiques, qui poeuvent largement servir d'exemple.
Olivier Nakache : Nous aurions pu aussi « idéaliser » notre ressenti, mais en 2 ans, nous avons eu le temps de comprendre que dans ce lieu, ce qui pourrait être une question n'en est absolument pas une. Une seule chose compte, améliorer la vie de tous ces jeunes vulnérables.

Par nécessité, Bruno s'affranchit des règles, ouvre des appartements de nuit pour les autistes, fait travailler des référents encore non diplômés…
Olivier Nakache : Et cette prise de distance avec la légalité lui vaut une inspection. Nous avons trouvé l'angle du film en découvrant le rapport de l'IGAS dont l'association de Stéphane a vraiment fait l'objet. C'était une des clefs : les inspecteurs en charge de l'enquête allaient interroger chacun des personnages. Une manière de structurer notre histoire et d'en défendre les différents points de vue. Dans notre société, certains « fluides » ne fonctionnent plus. Bruno, lui, agit.
Éric Toledano : C'est tout le sujet du film. Qu'est ce qui définit la notion de marge et la notion de norme ? Ce que montre le film, c'est que parfois, c'est en transgressant la norme, à l'image de Bruno et Malik, qu'on la redéfinit. Nous traversons une période où la désobéissance civile gagne. La transgression peut être chaotique mais fertile. Nous n'avons aucune réponse à apporter avec le film, pas de message à adresser au reste de l'humanité. Plus nous avançons dans la vie, plus nous avons la certitude que ce qui importe, c'est le niveau de questionnement. En la matière, la rencontre avec ces multiples personnalités que nous avons eu la chance de côtoyer, est absolument passionnante.

Pourquoi avoir choisi Vincent Cassel et Reda Kateb pour interpréter Bruno et Malik ?
Éric Toledano : Nous étions fans de ces deux acteurs depuis longtemps. Avant même d'écrire une ligne, il nous fallait une impulsion de départ, un autre déclic et chez nous, il vient souvent des acteurs. Nous admirons chez Vincent, ses qualités de « transformiste », sa propension à « choper » les gestes et le physique des personnages qu'il doit incarner. Et puis, ça nous plaisait de lui faire jouer le rôle d'un homme qui n'est pas très à l'aise avec

les femmes. Quant à Reda, nous le suivons film après film, il a toujours un jeu fin et réaliste, très charismatique, il est lui aussi dans l'incarnation. Leur rencontre avait l'allure d'une belle promesse de cinéma. Nous avons décidé d'aller chercher chez eux cette énergie.

Comment avez-vous procédé ?
Olivier Nakache : Nous avons tenté un coup de poker. Nous leur avons donné rendez-vous séparément et on leur a dit : « *On a une idée de film, on n'a pas de scénario mais on vous propose de passer 2 heures avec nous dans une association. Si vous n'en avez ni le temps, ni l'envie, on s'arrête là, pas de problème. Dans le cas contraire, on y va ensemble et si vous en avez marre au bout d'une heure, on ne vous en voudra pas.* » Mais au fond on ne risquait pas grand chose, il suffit de passer quelques minutes au « Silence des justes » ou au « Relais IDF » pour qu'il se passe quelque chose de fort. Nous étions persuadés de détenir la bonne formule. Ils y sont allés et le soir-même, ils nous ont envoyé à peu près le même message : « *Nous n'avons pas besoin de script pour aller plus loin avec vous dans l'aventure.* »
Éric Toledano : Ça nous a mis un coup de fouet. On les a présentés, ils ne se connaissaient pas mais avaient l'envie mutuelle de jouer ensemble.

Dans le film, Malik (Reda Kateb) enseigne la politesse, le français et la ponctualité à ses référents…
Olivier Nakache : Il leur dispense une formation globale, « *Si tu viens, tu acceptes les règles, tu te formes et tu verras que tu seras gagnant* ». Doté d'intelligence, d'instinct et de bagou, il leur donne des clefs pour bosser mais aussi pour se faire respecter dans la société et trouver leur place.

Ces référents sont pour la plupart issus de cette diversité présente dans tous vos films…
Olivier Nakache : La diversité est une des composantes principales de ces associations. Les référents, pour la plupart issus de quartiers difficiles, connaissent la violence et la subissent de la part des autistes sans la retourner contre eux. Et puis, pour quelqu'un qui n'est pas une référence dans la société, devenir « référent », la parabole est forcément intéressante… Par ailleurs, nous avons repéré chez certains d'entre eux de vraies natures d'acteur ! Pour nous, c'était une évidence, il fallait qu'ils jouent dans le film.

Et Bryan Mialoundama qui incarne Dylan ?
Olivier Nakache : Nous avons tout de suite senti sa vérité au casting. Il ne jouait pas et nous rappelait les nouveaux référents

qui débarquent chez Stéphane ou chez Daoud. Il avait un regard incroyable et on sentait également une violence en lui, une vraie nature. On aurait dit un bloc de marbre qu'il fallait tailler.

Éric Toledano : On avait besoin d'un œil extérieur pour rentrer dans cette histoire. Dylan est celui qui ne sait pas, qui pose des questions du type « Pourquoi cet autiste me frappe-t-il après m'avoir fait un câlin ? ». Il est l'œil du spectateur.

De quelle manière avez-vous trouvé les autistes qui jouent dans le film ?

Éric Toledano : En « scannant » toutes les associations de Paris et de la région parisienne, nous sommes tombés sur Turbulences, (compagnie artistique qui emploie des personnes présentant des troubles de la communication, autisme et troubles apparentés). Cet ESAT (Établissement de Service d'Aide par le Travail) est logé dans un chapiteau qui se situe porte d'Asnières et nous leur avons proposé de créer un atelier de théâtre. C'est dans cet atelier que nous avons rencontré Benjamin Lesieur, qui incarne Joseph. Doté d'une personnalité très attachante, il ne parlait pas ou communiquait d'une façon peu linéaire en citant des noms de chanteurs français ou en posant la même question plusieurs fois de suite : « *Ils ont dit quoi à la météo pour ce soir ?* ». On s'est vite rendu compte qu'il prenait du plaisir à ces ateliers. À un moment, nous avons agi avec lui comme avec n'importe quel acteur : nous lui avons proposé le rôle. Ses parents nous ont prévenus que ce serait compliqué, qu'il ne portait jamais de cravate, de ceinture ou de chaussettes et qu'il ne supportait pas qu'on lui touche la peau et les cheveux, mais ils étaient partants. Pendant 25 jours de tournage, nous lui avons mis une cravate, une ceinture, des chaussettes, nous l'avons maquillé et coiffé ! On s'est rendu compte que Benjamin aimait beaucoup l'équipe costume, Isabelle et particulièrement l'habilleuse. Ce sont elles, qui avec beaucoup de douceur et de psychologie, ont réussi à lui faire porter les vêtements qu'elles voulaient. Du coup, Marine a fini par jouer le rôle de Brigitte, la jeune salariée de l'entreprise où Joseph travaille. Ça ne pouvait être qu'elle. Elle protestait : « *Mais je ne suis pas comédienne !* ». On lui a dit « *Fais-nous confiance…* ». Et elle a été parfaite, tout ça restait dans l'esprit du film.

Olivier Nakache : Au cours des prises, nous demandions à Benjamin : « *Refais ça, remets-toi à ta place, reprends au début, allez on la refait…* » et il s'exécutait parfaitement, tout comme le font les autres acteurs professionnels. En discutant

avec des médecins, nous nous sommes aperçus que le cinéma avait un processus de répétition très autistique : cadré et répétitif. Nous avons organisé toute la préparation en fonction de Benjamin. Nous lui montrions les décors avant de tourner, nous répétions avec lui les scènes. Il disait tout ce qu'il voulait, posait parfois la tête sur l'épaule d'un technicien. Nous vivions la mise en abyme de ce que nous racontions.
Éric Toledano : Il est vite devenu notre pote et nous lui avons même piqué des trucs. La réplique « *Je suis innocent !* » par exemple, vient de lui. Il a adoré répéter certains dialogues en boucle et nous en avons gardé quelques-uns comme « *On n'est pas loin !!!* ». Tout le monde s'est rapidement attaché à Benjamin sur le tournage et la scène de la danse a profondément ému toute l'équipe technique.

Et Valentin (Marco Locatelli) ?
Éric Toledano : Son frère est autiste. C'est même un cas assez lourd. Étonnamment mûr, Marco s'est présenté au casting sans le dire à personne en expliquant : « J'ai un petit frère autiste, faire ce film pourrait peut-être m'aider à me rapprocher de lui, m'aider à l'aimer ». Il a fait des essais très convaincants et nous lui avons expliqué qu'il allait y avoir de nombreuses séances de travail avec nous, ainsi qu'avec des coachs comportementaux. Nous en avons parlé à sa mère qui nous a répondu : « C'est lui qui décide, je vous fais totalement confiance ». La présence de Marco faisait sens pour nous.

Vous tentez à plusieurs reprises de nous faire comprendre le ressenti d'autiste de Valentin d'une manière sensorielle…
Olivier Nakache : On ne peut pas représenter ce que les autistes ressentent ou ce qu'ils voient. Mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que ces enfants-là se concentrent sur certains bruits. Certains les calment alors que d'autres les agressent, c'est une hyper fragilité de l'ouïe que l'on nomme l'hyperacousie. Nous avons voulu essayer de le retranscrire sans faire trop d'effets pour nous situer dans son point de vue à lui, dans sa propre subjectivité.
Éric Toledano : Il nous fallait nous confronter à sa réalité : sortir de l'hôpital après avoir été enfermé pendant 6 mois Tous les médecins nous l'ont dit : on ne sort pas comme ça, il faut mettre en place des sorties progressives. On commence par le faire une fois par semaine pendant 3 mois avant de se risquer à une sortie définitive. C'est pour cela que Malik (Reda Kateb) choisit d'adjoindre Dylan pour référent à Valentin. Leur technique, c'est le 1 pour 1. Malgré la maladresse de Dylan, il se passe quelque chose. C'est de la chimie, ça ne marche pas à tous les coups c'est sûr, mais quand ça fonctionne c'est impressionnant.

Avez-vous dû faire face à des crises sur le plateau ?
Olivier Nakache : Oui, et il a fallu les gérer mais nous tenions absolument à avoir cette vérité-là dans le film. De toute façon, il a sans cesse fallu s'adapter, improviser, surtout lors des scènes de groupe comme celle de la patinoire, par exemple. Trois caméras se trouvaient prêtes à tourner en permanence.

Hélène Vincent joue la mère déboussolée de Benjamin…
Éric Toledano : Avec Hélène, c'est une longue histoire qui a commencé sur SAMBA. Cette actrice que nous affectionnons particulièrement, a en quelque sorte, la double nationalité : elle peut se montrer très émouvante dans un film et très drôle dans un autre. C'est une actrice hors-normes ! Nous ne pouvions réaliser ce film sans accorder de la place à la parole des parents. Les phrases que le personnage d'Hélène prononce, nous les avons souvent entendues dans leur bouche : « *Qu'est-ce qu'il va devenir quand je ne serai plus là ?* », « *Ils sont mignons quand ils sont petits mais quand ils grandissent, le regard des autres n'est plus tout à fait le même* ». Lorsque le diagnostic de l'autisme tombe, les parents n'ont pas le temps de penser à l'avenir, ils sont dans le combat immédiat. Il n'existe pas de rémission possible, vous en prenez pour 30, 40, 50 ans. Le monde se divise alors en 2 : ceux qui vous aident et ceux qui ne vous regardent même pas.

Vous dites souvent : « Derrière le rire, il y a le pleur », on pourrait presqu'ici inverser la proposition : « Derrière le pleur, il y a le rire » ?
Éric Toledano : La comédie, c'est parfois de la tristesse déguisée, mais c'est surtout notre façon de nous exprimer et de communiquer entre nous. Dans ces associations, vous passez par toute une palette d'émotions dont le rire, évidemment. Il faut juste qu'il vienne se nicher intelligemment dans les situations. Comme avec Bruno qui aligne les rendez-vous galants, avec des femmes de la communauté juive, organisés par son entourage qui le voudrait marié. Faire de l'humour, c'est aussi être hors-normes, autrement dit sortir de la règle, et bien sûr dédramatiser certaines situations, avoir du recul et de la distance.

Comme dans LE SENS DE LA FÊTE, le film s'achève sur une scène très poétique…
Olivier Nakache : Cette scène illustre parfaitement le propos général du film, le contexte est dur, mais c'est la poésie, le mouvement et la musique qui l'emportent. À la fin de sa chorégraphie, Joseph rejoint le centre du cercle autour duquel il danse et, seul sous la lumière, il incarne tout le combat de nos personnages : remettre au centre ces enfants, ces adolescents, ces adultes, ne pas les éloigner de notre regard, de notre quotidien.
Éric Toledano : Benjamin a une vraie poésie. Pendant 2 ans, nous nous sommes constamment laissés surprendre. Ce groupe d'autistes danse, chacun dans son monde mais tous ensemble. Au moment où Bruno est le plus acculé, où il va peut-être devoir fermer son association, il regarde ces jeunes danser et il est ému. Au fond cette émotion, c'est la nôtre. C'est celle que l'on a ressentie tout au long de notre préparation du tournage et que l'on s'est efforcé de restituer tout au long de ce film. ■

Entretien Vincent Cassel

Quel a été votre premier contact avec Éric Toledano et Olivier Nakache ?
Dès qu'ils m'ont proposé le film, ils m'ont expliqué à quel point ils y tenaient… Ils portaient ce projet depuis très longtemps mais ne s'estimaient pas totalement prêts à le réaliser. Je me souviens qu'ils n'avaient même pas encore écrit une ligne lors de notre première rencontre. Je leur ai juste demandé de ne pas me faire lire 12 000 versions du scénario. Je leur ai expliqué que je n'étais pas pressé et que je les attendrai.

Vous aviez le désir de collaborer avec eux ?
Oui et je le leur ai témoigné. J'étais très curieux. Je connaissais leur travail, je voyais ce qu'ils arrivaient à faire mais j'ignorais, au fond, comment ils y parvenaient. J'ai vite compris. Ils font confiance à leur script mais continuent de chercher tout le temps. Pour moi, la vraie direction d'acteur, c'est la manière dont un, ou en l'occurrence ici deux, metteur(s) en scène regardent un comédien. Ils ont discerné quelque chose chez moi que je ne soupçonnais pas, des choses que je ne me savais pas capable de « sortir ».

Vous souvenez-vous de votre première visite au « Silence des Justes » ?
J'étais assez décontenancé. Mais aussi complètement bouleversé, je me suis même surpris en train de pleurnicher. Je me demandais : « De quelle manière vais-je travailler avec ces gosses, ces ados et ces adultes ? Ces cas d'autisme parfois très lourds, comment m'en détacher ? ». En observant Stéphane et les référents, j'ai compris qu'ils dédiaient leur vie à améliorer l'existence de leurs « pensionnaires », au prix de la leur. Sans sentimentalisme. Ils sont dans le « faire ». Les autistes souffrent d'une incapacité à communiquer. Mais lorsqu'on les stimule, on peut enrichir leur patrimoine sensoriel. Autrement dit, un mec qui a passé 20 ans dans cette association d'utilité publique n'a pas la même gueule qu'un mec qui vient d'y entrer.

Comment vous êtes-vous débarrassé de ces craintes que vous évoquez ?
Il fallait que je me confronte à mes propres questionnements. J'ai passé du temps avec eux, et surtout j'ai arrêté de faire

ma « pleurnicheuse ». Je me suis répété qu'il ne fallait pas avoir peur d'aller au feu et de prendre 2 ou 3 claques dans la figure. Certains sont tout de même très costauds. Un jour, Éric et Olivier m'ont emmené faire une interview au Papotin, un journal écrit par des adolescents et adultes autistes, et cette expérience a été aussi un élément déclencheur.

Pourquoi ?
Ils invitent des personnalités (footballeurs, musiciens, acteurs, hommes politiques…) sous un chapiteau pour y être interviewées par un panel de ces jeunes dont certains s'attachent tant et si bien à un détail que personne n'arrive plus à les suivre. D'autres viennent vous déclamer un poème à base d'onomatopées. Une expérience poétique, abstraite et drôle où percent des perles d'évidence. Il n'y a pas de faux-semblants. On est « à découvert ». Il suffit de lâcher prise.

Vous aviez un « modèle » : Stéphane Benhamou…
Bruno, mon personnage, est à la fois Stéphane sans être Stéphane. Bien sûr, je suis allé le voir tout seul à l'association ou faire un tour avec lui de temps en temps. J'observais sa silhouette, ses attitudes physiques, ce qui transpirait de lui comme être humain. Cela peut paraître curieux mais je pense souvent aux personnages que j'incarne en termes de texture. Il y a chez Stéphane une manière de porter son corps qui me parle énormément. Elle raconte ce qu'il est. Il n'est venu que 2 fois sur le plateau et encore ! Il a fallu le tirer par les cheveux. Il travaille dans une telle urgence. Altruisme ? Humanisme ? Les raisons pour lesquelles il agit comme il agit sont au fond très simples.

Vous parlez de son corps, mais que lui avez-vous « emprunté », plus précisément ?
Sa barbichette, son regard – il s'abstient souvent de regarder les gens pour éviter de les mettre mal à l'aise – l'inquiétude aussi. Je suis parti de ce que je percevais de la solitude d'un homme sans femme et sans enfant et qui a comblé sa vie en donnant son amour aux autistes avec lesquels il travaille. Mais, sur Stéphane, nous avons extrapolé. Comme sur les « *Shiddouh** » auxquels il se prête.

Juif pratiquant, il collabore avec Malik, un musulman incarné par Reda Kateb…
Dès le début, nous nous sommes posés la question : « *Qu'est-ce qu'on fait de la religion ?* » Elle est présente à travers les kippas, les voiles et les mézouzot… D'ailleurs, nous avions tourné des scènes qui l'évoquaient davantage mais Éric et Olivier ne les ont pas montées. Et c'est très bien comme ça. Dans le film, la religion est montrée telle qu'on la vit dans ces associations. Ce sujet, partout ailleurs inextricable et chatouilleux, n'en est absolument pas un pour ses membres.

D'ailleurs, Malik ne fait que glisser au détour d'une réplique, qu'il est musulman et qu'il a trois enfants…
En plus, il le dit comme une vanne en s'incrustant dans ce « *Shiddouh* » que Bruno fait tout pour fuir.
Les « *Shiddouh* » sont prétextes à des scènes assez comiques… De LA HAINE à IRRÉVERSIBLE, j'ai toujours essayé d'injecter du comique dans mes rôles les plus sombres. Là, j'incarne un type tellement impliqué dans sa tâche que j'ai parfois eu peur d'être le personnage le moins drôle du film. Heureusement, dans ces rendez-vous, Bruno se prend sans cesse les pieds dans le tapis. On se met en couple lorsqu'on en ressent l'envie. Lui, il a tant à faire. Je respecte les « Shiddouh » mais tomber amoureux n'est pas toujours facile, alors s'il faut en plus que la personne remplisse un cahier des charges de 15 critères, là il faut vraiment croire en Dieu…

*Shiddouh : Rencontre organisée

Connaissiez-vous Reda Kateb ?
Je sentais que nous appartenions à la même famille. J'aime sa gueule un peu cassée, son charme, sa dégaine à la Benicio Del Toro ou à la Javier Bardem. C'est un sacré calibre. Un dandy de rue. La classe incarnée. La rencontre a été à la hauteur de ce que j'attendais. J'ai également adoré la puissance comique et la générosité d'Alban Ivanov. Il trimbale une espèce d'évidence. Quand il débarque en retard sur le plateau parce qu'il n'a pas entendu crier « Action », il faudrait presque le filmer. C'est déjà intéressant.

Vous avez de nombreuses scènes avec Benjamin Lesieur (Joseph). Comment les avez-vous appréhendées ?
Était-ce du jeu ? Du non-jeu ? Nous avons joué sans que je puisse réellement dire à quoi. Je me suis senti rassuré lorsque j'ai remarqué que lui aussi prenait du plaisir. À trouver son rythme. À refaire les prises. Il vibrait d'être là. À sa place. Heureux. Alors, oui, c'était un acteur avec ses particularités. Et je lui parlais comme tel : « *Ce sera beaucoup plus facile si tu te mets un peu sur le côté, répète-le-moi, redis-le-moi* ». Éric et Olivier ont 2 voix. Ils ne se marchent jamais sur les pieds mais donnent parfois des indications différentes et démerdez-vous avec ça (Rires). Très vite, je suis allé les voir pour leur demander : « *S'il vous plaît, arrêtez de lui parler. C'est à moi de le faire. Comme Bruno dans le film.* » Bon, bien entendu, ils n'y sont pas complètement parvenus. Le personnage qu'incarne Benjamin est historiquement celui du premier autiste dont Stéphane s'est occupé. S'il ne veut pas vous calculer, il ne vous calcule pas. Mais lorsqu'il vous aime bien, il est capable de démonstrations affectives très fortes.

La scène où il danse est d'une poésie folle…
Certains dansent, certains jouent du piano, d'autres slament et on ne comprend pas toujours tout, mais qu'est-ce que c'est beau ! Il y a aussi ceux qui ne font rien. Un jour, pendant un atelier, j'ai vu l'un d'entre eux couché dans une cabine avec ces petites lumières qu'on allume pour stimuler les autistes. Il a 15 ans, il ne s'exprime pas puisqu'il ne parle pas mais l'intelligence de son regard – un regard de petit prince – vous transperce. Qu'y a-t-il derrière ses yeux ? Quel peut bien être son processus de pensée ?

Le film pose une question de fond : faut-il bousculer la norme ?
Peut-on s'autoriser à penser différemment ? Tous les types qui dans la société, ont aujourd'hui quelque chose à proposer, pensent différemment. Stéphane Benhamou se donne à fond pour trouver des solutions dans un système à l'ouest. Il passe outre le législateur.

Et il inspire des réalisateurs qui feront peut-être évoluer la situation. HORS NORMES n'est pas un film sur les autistes, mais sur l'engagement et sur les gens qui s'occupent des autres.

Dans quel état d'esprit avez-vous abordé la scène qui vous oppose aux enquêteurs de l'IGAS ?
Il y avait un rythme à trouver et un impératif à respecter : ne pas faire de cette séquence, la séquence « émotion ». Bruno est en colère mais il sait ce qu'il veut. Entre-t-il dans son attitude un peu de roublardise ? Au Brésil, il y a une expression pour cela : il faut savoir pleurer pour obtenir ce dont vous avez besoin.

Ces encadrants auxquels vous donnez la réplique dessinent le portrait d'une génération impliquée…
Ils ont trouvé du sens à leur vie. Éric et Olivier ne parlent pas des malheurs de la banlieue, ils montrent une bande de super-héros de 19-20 ans qui font un boulot que les trois quarts d'entre nous seraient incapables d'exercer. ■

Entretien Reda Kateb

Vous dites souvent que chacun de vos films est un voyage. De quelle(s) façon(s) celui-là a-t-il commencé ?
Je me suis tout de suite senti « chimiquement » en confiance avec Éric et Olivier qui sont venus me voir dans le petit café où j'ai mes habitudes à Montreuil. Je sentais que malgré le succès considérable de leurs films, ils étaient, eux aussi, dans cette idée de voyage. Dans cette volonté de toujours remettre les compteurs à zéro, de considérer chaque long-métrage comme le premier. Je comprenais la force, la fébrilité, la « charge » qui les animaient : rendre hommage au travail de Stéphane Benhamou et de Daoud Tatou. Le visionnage de leur documentaire : ON DEVRAIT EN FAIRE UN FILM m'a happé. Je ne connaissais pas l'autisme sinon à travers des films comme RAIN MAN ou SHINE. Là, il allait falloir jouer avec des « autistes non verbaux ». Olivier m'a emmené visiter les locaux du « Silence des Justes ». J'ai aussitôt été « piqué » mais aussi très touché. Je découvrais un monde très riche qui laissait présager une aventure intense dans laquelle je pourrais nager librement. La liberté d'acteur, Éric et Olivier en font grand cas. Ils en sont friands.

Malik, votre personnage, est inspiré de Daoud Tatou, comment avez-vous travaillé avec lui ?
Avant même de lire le scénario, je suis monté dans ces vans qui, chaque matin, passent chercher les autistes dans leur famille pour les conduire à leurs activités. Je suis allé jouer avec eux au football en salle et déjeuner au « Relais IDF », son association. Puis, Daoud m'a emmené au Maroc, à Rabat et surtout à Oujda, où il travaille à la construction du premier centre pour autistes du Maghreb qui comme « Le Silence des Justes », porte un nom magnifique : « Les Oiseaux du Paradis ». La situation des autistes y est encore pire que celle que nous connaissons en France. Nous sommes ainsi allés rendre visite à une famille dont plusieurs enfants étaient autistes. L'un d'entre eux était attaché au mur. J'ai passé la nuit suivante à regarder des photos de mon fils de 4 ans sur mon téléphone. Quand on voit la détresse de certaines situations et la réponse humaine apportée par Stéphane et Daoud, une forme de responsabilité se met à peser sur vos épaules à l'idée de les incarner. Avoir une forme de validation de leur part m'importait. J'ai reçu leur bénédiction

mais il fallait aussi que je m'affranchisse d'eux, car HORS NORMES n'est pas un biopic de Stéphane et Daoud.

Où avez-vous trouvé votre liberté ?
Dans les points de convergence entre Daoud et moi. Une empathie, un dynamisme, une endurance. Et un rapport simple avec ces jeunes de quartiers dont je ne me suis jamais éloigné. J'ai été mi-animateur, mi-éducateur à Vitry-sur-Seine en banlieue parisienne. Je parraine un festival de cinéma : « Ciné-banlieues ». M'adresser à eux ou les écouter n'a rien d'un travail de composition pour moi. Je n'ai eu qu'à puiser dans mon expérience du quotidien. Avant de « tomber » dans l'autisme, comme il dit lui-même, Daoud a été rappeur. C'est presque un homme de scène. Lorsque l'on assiste à une de ses réunions avec les encadrants, on travaille certes, mais on rit aussi beaucoup et on a le sentiment d'un « show ». Idem au Maroc, ou lors des discussions interminables avec les autorités officielles, il déplace des montagnes en deux temps, trois mouvements. Nous avons des murs en face de nous. Il repère la faille et s'y engouffre. Avec lui, les portes fermées finissent toujours par s'ouvrir.

Malik secoue pas mal les encadrants en exigeant d'eux ponctualité, engagement et respect de la langue française…
Lorsqu'ils débarquent à l'association, ces jeunes sont en manque de structures et de repères. Le film est une parabole sur l'énergie des quartiers. Il montre que lorsque l'on apporte un regard de confiance à ces gamins tout en restant vigilant, ils grandissent et s'ouvre alors la voie d'un avenir professionnel. Daoud a un taux de réussite de 100% avec des jeunes qui, jusque-là, tenaient les murs de leur cité. Ils sortent tous avec leur diplôme. Mais Stéphane et Daoud sont animés par quelque chose qui les dépasse. La cause est toujours la plus forte. La foi est aussi très présente chez eux.

Justement, avez-vous évoqué avec les réalisateurs cette question de la religion qui est tout juste esquissée dans le film ?
Nous en avons parlé dès nos premiers rendez-vous. J'avais une petite inquiétude avant de recevoir le scénario. Je craignais le cliché de l'union sacrée juif et arabe collaborant ensemble. Faire ce qui aurait pu devenir une pub Benetton de la paix, ce n'est pas du tout ma came. Je trouve qu'aujourd'hui, on ramène tout à la religion. En même temps, Éric et Olivier partent du réel. À l'époque, ils me disaient qu'ils ne pouvaient pas me promettre que la question n'apparaîtrait pas. Quand j'ai vu le film, j'ai été rassuré. Le religieux était bien là, mais à sa juste place. Un peu comme cela devrait exister partout.

Avez-vous craint en amont de vous confronter à ces autistes qui jouent dans le film ?
Un peu, oui, et je devais dépasser cette appréhension. Ce sont des anges mais leur handicap se manifeste par des coups de coude ou de boule. La racine de cela n'a rien à voir avec de la violence. Ils ne sentent pas leur corps même s'il est difficile de généraliser puisqu'il y a plus de 250 cas d'autisme répertoriés. En termes de codes, d'habitudes, nous sommes perdus en face d'eux. Il ne fallait pas que j'apprivoise ce monde, il fallait que je sois, moi, apprivoisé par lui. Les référents travaillent chaque mot, chaque attitude, chaque geste. Et rien n'est jamais acquis. Avant le tournage, je m'étais rapproché d'un jeune d'origine africaine, un cas très lourd. Il me faisait de grands sourires en mangeant. Mais sur le plateau, dès qu'il me voyait, il détalait en courant. Ne rien leur voler, c'était notre feuille de route. Ils sont sans filtre, sans arrière-pensées. Nous, les acteurs, en avons parfois. Est-ce qu'on va me trouver bien ? Est-ce que ce rôle m'en amènera d'autres ? Toutes ces choses qui parasitent terriblement notre travail. Avec eux, il faut accéder à un autre type de communication. Lors de la danse de Benjamin, nous sommes venus nous glisser dans la salle sans être filmés. Les acteurs fabriquent parfois du faux avec du vrai ou inversement, les autistes, eux, sont vrais tout le temps.

Le film est aussi une comédie, vous n'en avez pas fait tant que cela, si ?
Éric et Olivier sont des rythmiciens de la comédie, mais leur comédie est avant tout humaine. Avant le tournage, un de mes voisins était passé chez moi pour me faire signer une photo. Il m'a demandé : « *pourquoi fais-tu toujours la gueule dans les films ?* ». J'avais raconté l'anecdote à Olivier qui me disait : « *Allez, cette prise-là, elle est pour ton voisin* ». Avec ce film, j'avais l'impression d'avoir un piano et d'appuyer sur des touches sur lesquelles je n'avais encore jamais appuyé. Et puis, tout est très fluide entre Éric et Olivier. Quand l'un a un coup de mou, l'autre prend le relais. Nous avions un réalisateur à quatre mains, quelqu'un de toujours très énergique en face de nous.

Comment la rencontre avec Vincent Cassel s'est-elle passée ?
Vincent et moi, on s'est vraiment rencontrés dans le travail. J'avais très envie de jouer avec lui mais nous nous sommes d'abord reniflés comme les deux acteurs-animaux que nous sommes. Sur le plateau, c'était un bonheur de le voir renvoyer les balles qui lui étaient envoyées avec ce cœur et cette spontanéité qui sont sa marque de fabrique. Il a accepté de voyager dans ce film autrement, non pas comme dans une aventure de cinéma mais comme moi l'aventure humaine. Il s'ouvrait aux autres mais gardait beaucoup de pudeur aussi. Au bout de trois prises, a régné entre nous une franche camaraderie. Dès que nous entendions le mot « moteur », nous étions sur les starting-blocks.

Faut-il dans la vie s'employer à briser les normes ?
Complètement. À l'origine de ce projet, il y a un paradoxe. Une contradiction : celle du Ministère de la Santé qui, d'un côté, ne veut pas donner l'agrément à ces associations mais qui de l'autre reconnaît implicitement que personne d'autre ne pourrait abattre le travail qu'elles font et qu'elles sont indispensables. Or, au milieu de cela, il y a des vies : celles des autistes, mais aussi celles des familles. Pour ces dernières, la déflagration est terrible et ce sont les plus précaires – celles qui ne peuvent pas se permettre de faire garder leurs enfants pour souffler un peu – qui comme toujours en souffrent le plus.

Vous parlez beaucoup d'éthique à propos de vos choix artistiques…
Je n'accepterai jamais un rôle avec lequel je suis en désaccord. Aujourd'hui, j'aimerais beaucoup aller à l'inauguration du centre d'Oujda et y projeter HORS NORMES un soir en plein air. Aucun film n'aurait pu m'emmener plus loin que celui-là : c'est-à-dire au cœur de cette France à la fois utopique et réelle dans laquelle j'ai envie de vivre. ■

Entretien Stéphane Benhamou et Daoud Tatou

Quand et comment avez-vous créé vos 2 associations, « Le Silence des justes », et « Le Relais IDF » ?

Stéphane Benhamou : J'ai rencontré l'autisme en 1992 en intégrant un adolescent qui souffrait de cette pathologie dans une colonie de vacances dont j'étais le directeur. J'ai créé « Le Silence des Justes » 4 ans plus tard. L'autisme avait été reconnu comme un problème de santé publique en avril 1995 mais il n'existait pas de structures de prise en charge. Le retard était donc considérable et il l'est toujours. Dans un premier temps, nous avons donc ouvert un accueil ordinaire, puis spécialisé. Nous avons obtenu un premier agrément en 2007. Mais l'association a véritablement été « boostée » en 2010 lorsqu'un magistrat nous a confié un premier autiste. C'est là qu'est née la première structure d'urgence médicalisée ouverte 24h/24. Aujourd'hui, 59 « pensionnaires » vivent dans nos appartements.

Daoud Tatou : « Le Relais IDF » a vu le jour en 2000. Dès cette date, l'association a pris en charge durant les week-ends ces cas complexes que nous privilégions. Stéphane et moi avons ensuite étendu le dispositif à la semaine. Je travaille avec Stéphane depuis 1996, date à laquelle je l'ai croisé au Théâtre Le Lucernaire à Paris où je jouais avec de jeunes autistes. Une amie m'avait demandé d'y organiser des ateliers. Mon parcours est différent du sien. J'ai été moniteur-éducateur, puis j'ai collaboré avec Howard Buten – psychologue spécialiste de l'autisme, écrivain et clown américain. Très vite, nous avons commencé par mener ensemble cette expérience sur les cas complexes au centre de vacances de Stéphane. Parce que je venais d'un quartier populaire, j'ai eu l'idée de mettre des jeunes issus de ces mêmes quartiers au service des personnes atteintes de cette pathologie.

Qu'est-ce qui vous a animé toutes ces années ?

Stéphane Benhamou : Le premier autiste que j'ai rencontré était un ado incapable de communiquer. J'ai voulu comprendre

pourquoi. Je lui ai ouvert ma colonie de vacances. À la sortie, il a demandé à revenir. Avec Daoud, nous n'avons fait que répondre aux demandes qui affluaient.
Daoud Tatou : Moi, j'avais 17 ans quand je suis « *tombé* » dans l'autisme. J'en ai 45 maintenant. Je ne comprenais pas la violence des autistes. Comment pouvaient-ils soudain se cabrer et tout casser sans signes avant-coureurs ? Je cherche et je suis toujours en train de chercher.

À vous entendre, tout s'est construit au fur et à mesure des rencontres et des demandes ?
Daoud Tatou : Rien n'était alors pensé. Au départ, nous évoluions sans cadre. Puis j'ai monté « Le Relais IDF » avec une assurance, des conventions et je me suis mis à dispenser des formations pour, d'une certaine manière, récompenser les jeunes qui nous prêtaient main-forte.
Stéphane Benhamou : Ce sont les autistes qui ont fait de nous ce que nous sommes. Nous avons comblé les manques, nous nous sommes infiltrés dans les interstices du système pour pallier les carences d'un pouvoir politique qui accorde trop peu de moyens.

Vous avez obtenu un rapport favorable de l'IGAS (l'Inspection Générale des Affaires Sociales), vous continuez pourtant à vous débattre dans une situation ubuesque…
Stéphane Benhamou : Nous avons même eu 2 rapports très favorables de l'IGAS.
Daoud Tatou : Les ARS (Agences Régionales de Santé) nous confient des cas complexes. Mais la note est salée. Et les départements ne peuvent plus payer. Du coup, tout le monde ouvre son parapluie pour se couvrir. On nous envoie la police des polices, c'est-à-dire l'IGAS, qui passe l'association au crible pendant un mois. Elle finit par nous donner gain de cause aussi bien sur l'accueil des autistes que sur la formation des jeunes. Elle reconnaît que nous comblons un manque.
Stéphane Benhamou : Pourtant, nous n'obtenons ni moyens, ni places ou agréments supplémentaires.

Le film montre que les institutions opèrent une sélection parmi les autistes. Vous, choisissez-vous ceux que vous accueillez ?
Stéphane Benhamou : Passé le temps d'observation obligatoire – car il existe – certaines institutions refusent en effet des profils sous prétexte que ces derniers ne leur correspondent pas. Nous, nous acceptons tout le monde à partir du moment où le diagnostic TSA (Troubles du Spectre Autistique) est posé.
Daoud Tatou : Ces troubles du spectre autistique recouvrent un champ très large : comorbidité, épilepsie, violence…
Stéphane Benhamou : Nous étudions alors la faisabilité de la prise en charge avec nos équipes et nous nous mettons au travail. Chez nous, il n'y a pas de refus d'admission.
Daoud Tatou : Quand on frappe à notre porte, nous l'ouvrons. Pourtant, les politiques nous enjoignent : « *Laissez votre porte fermée, vous en avez bien assez.* » La sélection est bien réelle. Les directeurs de structure disposent d'une enveloppe budgétaire globale pour fonctionner à l'année avec un ratio d'un éducateur pour 3 ou d'un éducateur pour 5, mais lorsque nous avons affaire à des cas complexes, il nous faut 1 encadrant pour 1 autiste. En France, nous manquons de 37 000 places. Cela fait 37 000 enfants sur le carreau. Celui qui dort, toute la journée, assommé par une dose de cheval de médicaments, l'institution le prendra : il n'ennuiera personne. Celui qui est agité, violent et a besoin de cadre, elle le laissera dehors.
Stéphane Benhamou : Avec Daoud, de 2000 à 2010, nous avons découvert au fond des hôpitaux psychiatriques, des situations apocalyptiques. Vous pouviez monter dans une chambre aux murs recouverts d'excréments. Et l'autiste qui se trouve là, est simplement dans une structure inadaptée.
Daoud Tatou : À deux, nous avons le dynamisme et la force morale nécessaires pour organiser tout de suite : cours, sorties, etc… pour ces cas complexes.

Dans quelle mesure, les activités socialisantes que vous avez mises en place ont-elles prouvé leur efficacité ?
Stéphane Benhamou : On a pu constater que 80% de la prise en charge s'améliore avec la socialisation.
Daoud Tatou : Elle passe d'abord par l'empathie : c'est, là aussi, 80% de la réussite. « *Je t'accepte avec tes troubles. Tu as envie de te déshabiller dans la rue ? Ce n'est pas grave. Tu vas le faire 199 fois, mais à la 200ème fois, tu vas te rhabiller et tu te déshabilleras plus, on aura gagné quelque chose* ». Elle passe ensuite par l'enseignement : il faut expliquer aux gens que ces personnes ont le droit d'être avec les autres au même titre que tout le monde. Vivre reclus, ce n'est pas vivre.
Stéphane Benhamou : Le dénominateur commun des autistes, c'est cette incapacité à communiquer qui les coupe de notre système de fonctionnement. Et donc du monde, s'ils ne sont pas accompagnés.

Que faudrait-il changer ?
Stéphane Benhamou : Il nous faudrait énormément de moyens financiers. Qui dit accompagnement et formation, dit moyens.
Daoud Tatou : Et que ceux qui élaborent les lois écoutent les individus qui font remonter leur vécu du terrain. On pourrait ainsi créer le cadre nécessaire aux structures atypiques que nous avons fondées.
Stéphane Benhamou : Il existe un manque criant dès le diagnostic établi : un enfant diagnostiqué dès l'âge de 3 ans devrait immédiatement être pris en charge par une unité spécialisée. Il ne peut pas attendre 3 ou 4 ans une place dans une institution. D'abord, parce qu'il souffre mais aussi parce que pendant ce temps, son état va se dégrader et qu'il va donc coûter le triple de ce qu'il coûterait à la société. Il manque également un partenariat pour le secteur des enfants, c'est-à-dire un travail de mise en réseau des structures sanitaires et médicoéducatives. On doit former les auxiliaires de vie scolaire à l'autisme.
Daoud Tatou : Ce que dit Stéphane est crucial. Les instituteurs, les professeurs, les maîtresses ne sont pas formés. Nous le savons bien, nous qui nous battons régulièrement pour maintenir certains de nos enfants dans les établissements scolaires. Généralement, qu'est-ce qu'il se passe ? Le cas remonte jusqu'à l'inspecteur d'Académie qui décrète : « *Mettez-le en IME* » (Institut Médicoéducatif). Alors qu'il suffirait d'un accompagnement pour que l'enfant puisse suivre sa scolarité.
Stéphane Benhamou : Il faut arrêter de mentir au monde de demain. Si, en classe, les gamins fréquentent des enfants en situation de handicap, nous n'aurons aucun

mal lorsque ceux-ci seront devenus chefs d'entreprise à inclure des adultes autistes dans leur PME. Ils ne demanderont pas : « *L'autisme, mais c'est quoi* » ?

Quand Éric Toledano et Olivier Nakache se sont-ils engagés à vos côtés ?

Stéphane Benhamou : Il y a 20 ans. La première fois qu'ils ont tourné un clip de 6 minutes pour « *Le Silence des Justes* », ils étaient très émus. Et ils n'ont jamais lâché l'association depuis. Même après la notoriété que leur a valu INTOUCHABLES, ils sont revenus vers nous. Ils nous ont suivis et aidés dans toutes les situations que nous traversions.

Daoud Tatou : Nous qui sommes « *dedans* », nous avons été bouleversés par le film. Nous nous disions : « On a réussi à faire ça » mais nous avons toujours autant de problèmes.

Stéphane Benhamou : J'ai aussi pensé aux familles. Éric et Olivier lèvent enfin le voile sur la prise en charge des autistes. 37 000 familles vivent encore un cauchemar qui les plonge dans le noir, seconde après seconde, 24h/24. Lorsque le diagnostic tombe, il n'y a plus d'existence familiale ou sociale. On laisse les familles dans l'angoisse et l'enfermement.

Daoud Tatou : Pire encore. Certains parents vieillissants nous assènent : « *Je vais me foutre en l'air, et lui avec moi. Je ne veux pas qu'il finisse en hôpital psychiatrique après ma mort. Je me suis battu toute ma vie pour qu'il n'y aille pas.* » Tout cela fracture, d'abord, le couple. Puis la fratrie, puisque les parents – et c'est compréhensible – vont souvent concentrer tous les efforts sur les enfants autistes au détriment des autres qui se sentent délaissés. Mais cela impacte aussi l'économie familiale : sans prise en charge, beaucoup de parents doivent cesser de travailler et se retrouvent dans une panade noire.

Le film est aussi très axé sur les encadrants…

Daoud Tatou : Là encore, c'est la réalité. Nous avons pu mettre en place une structure de référents composée d'adolescents du quartier. Au départ, ces derniers n'ont pas envie de nettoyer des excréments ou de se faire casser le nez. Nous avons eu à cœur de créer une formule et d'imaginer quelque chose qui peut perdurer. Si on inscrivait cette sensibilisation au handicap dans la politique de la ville, cela pourrait aussi faciliter l'insertion des jeunes, notamment en matière d'aide à la personne, comme dans les EHPAD par exemple. C'est-à-dire dans ces boulots que personne ne veut exercer parce qu'ils sont trop ingrats. Le vivier des quartiers n'attend que ça. Nous, nous avons quand même fait

entrer ces jeunes à l'AP-HP, les hôpitaux psychiatriques d'Île-de-France. Nous ne sommes pas venus avec des lois. Ça s'est fait de façon empirique avec de l'humour et de l'humain. Il faut garder cette vitalité et cette empathie.

Avez-vous tout de suite accepté l'idée du film ?

Stéphane Benhamou : Nous avons donné notre aval dès que les médecins psychiatres ont validé le scénario. Contrairement, à ce que l'on peut parfois entendre ici ou là, nous sommes responsables. Tout était très transparent. Nous n'avons d'ailleurs rien changé à notre façon de faire. Nous ne nous sommes pas adaptés au film, c'est le film qui s'est adapté à nous.

Daoud Tatou : C'est quand même le premier long-métrage avec de vrais autistes et de vrais référents.

Vous avez dû accepter la présence de deux comédiens : Vincent Cassel et Reda Kateb ?

Stéphane Benhamou : Au premier rendez-vous, je sentais Vincent intéressé : il posait des tas de questions. Et il abordait les enfants. Je n'avais pas le sentiment d'avoir affaire à un acteur. Il était « pris ». Mais je n'ai pas adapté mon travail à son emploi du temps. Il s'est juste fait au mien.

Daoud Tatou : Reda était pareil. Humain et surtout, très sensible. Je lui ai proposé de m'accompagner au Maroc – je suis responsable d'une ONG qui travaille sur l'autisme – en lui disant : « *Si tu veux comprendre, viens manger des cailloux avec moi* ». Ni Vincent, ni Reda, n'ont jamais joué les stars. On leur parlait comme Stéphane et moi parlons aux PDG que nous rencontrons parfois : « *Vous avez de l'argent, nous avons des autistes. Qu'est-ce qu'on peut imaginer ensemble ?* ». Ce que nous regardons, c'est la technicité. Qui peut apporter quoi à notre combat ?

Stéphane Benhamou : C'est vrai, mais quand je vois Reda Kateb, je vois Daoud.

Daoud Tatou : Et quand je vois Vincent Cassel, je vois les mimiques de Stéphane.

Qu'attendez-vous de ce film ?

Stéphane Benhamou : Qu'il mette en lumière les cas complexes même si les choses commencent à bouger et que l'administration se réveille. Il y a aujourd'hui des perspectives de prises en charge plus adaptées. J'avais dit à Éric et Olivier : « *J'espère qu'il y aura un avant et un après HORS NORMES* ».

Daoud Tatou : Et peut-être toucher les politiques. Nous aimerions bien que le film réveille les consciences de tous les décideurs, même celle du Président de la République. ■

Liste artistique

Bruno	**Vincent Cassel**
Malik	**Reda Kateb**
Hélène	**Hélène Vincent**
Dylan	**Bryan Mialoundama**
Menahem	**Alban Ivanov**
Joseph	**Benjamin Lesieur**
Valentin	**Marco Locatelli**
Docteur Ronssin	**Catherine Mouchet**
Inspecteur IGAS	**Frédéric Pierrot**
Inspectrice IGAS	**Suliane Brahim de la Comédie française**
Ludivine	**Lyna Khoudri**
Shirel	**Aloïse Sauvage**
Fabrice	**Djibril Yoni**
Mounir	**Ahmed Abdel-Laoui**
Cédric	**Darren Museler**
Eva	**Sophie Garric**

Liste technique

Réalisé par	**Éric TOLEDANO et Olivier NAKACHE**
Scénario	**Éric TOLEDANO et Olivier NAKACHE**
Une production	**QUAD et TEN CINEMA**
En coproduction avec	**GAUMONT, TF1 FILMS PRODUCTION,**
	BELGA PRODUCTIONS, 120 FILMS
Avec la participation de	**CANAL+, OCS, TF1, CINE+**
Produit par	**Nicolas DUVAL ADASSOVSKY**
Producteur Exécutif	**Hervé RUET**
Collaboration Artistique	**Mathieu VADEPIED**
Montage	**Dorian RIGAL-ANSOUS**
Image	**Antoine SANIER**
Son	**Pascal ARMANT**
	Selim AZZAZI
	Jean-Paul HURIER
Casting	**Justine LEOCADIE**
	Elodie DEMEY (A.R.D.A.)
	Marie-France MICHEL
Décors	**Julia LEMAIRE**
Scripte	**Christelle MEAUX**
Régie	**Amaury SERIEYE**
Costumes	**Isabelle PANNETIER**
1er Assistant Réalisateur	**Mathieu VAILLANT**
Directeur de Production	**Vincent PIANT**

Photos : Carole Bethuel © 2019 QUAD - TEN CINEMA

Gaumont
depuis que le cinéma existe